LE SOUVENIR
—DE—
NOËL.

I

C'était Noël.

Le soleil plongeait à l'horizon, n'atteignant plus, de ses rayons obliques, que le haut sommet du volcan et son panache de lourdes vapeurs blanches, qui en étaient empourprées.—Les fleurs de caféiers, d'orangers, de pamplemousses, de ses longs baisers brûlants avaient exaspérées, secouaient dans l'air tiède leurs parfums suaves.—Les grands cocotiers balançaient leurs vastes palmes tranquilles dans le calme du soir, tandis que les bambous nerveux frissonnaient sous les caresses de la brise envoyée par la mer.... La nature s'apaisait, respirait, soulagée un moment de la chaleur torride du jour, qui avait oppressé Java!....

Sur le sentier qui longe les grandes ruines brahmaniques du temple de Tchong-Grang, deux Européens marchaient côte à côte, plongés dans leurs réflexions.

L'un d'eux, jeune et alerte, à la bonne figure intelligente et franche, fouillait des yeux ce tas imposant de pierres chaudes, noires, que les tremblements de terre avaient ébranlées, disloquées, sans parvenir à les jeter à bas, et d'où les Sivas lourds et terribles, les Ganesas à trompes d'éléphants, dans leur immobilité séculaire, semblaient les regarder passer...

Il rompit enfin le silence:

—Qui se douterait, ici, que c'est aujourd'hui Noël! dit-il à son compagnon.

—Ah! monsieur Marcel. Cela ne ressemble guère à Paris, n'est-ce pas?

—Aussi peu qu'à Amsterdam, mon cher van His.

—Oui. En ce moment les jeunes gens viennent à la ville, là-bas, en patinant sur les canaux gelés.

—Et organisent le réveillon....

—Nous le ferons aussi, monsieur Marcel. Et nous aurons, au moins, dans notre éloignement, notre bûche de Noël, et, certes, la plus belle de la chrétienté! Vous allez voir!

Ils arrivaient à l'orée d'une immense forêt formée d'arbres énormes qui couvrait toute la montagne.

Là, des indigènes les attendaient avec des torces pour les conduire sous bois.

Ils n'eurent pas bien loin à aller.

Au milieu d'une large clairière, un arbre abattu flambait, allumé depuis plusieurs jours, formant des tisons de cyclopes, des monticules de braise, d'où jaillissaient par moments des gerbes d'étincelles qui éclairaient la forêt à une prodigieuse hauteur.

Et pendant que Marcel admirait cet étonnant feu d'artifice, cette bûche géante, comme on n'en a jamais rêvé pour des foyers européens, son compagnon escaladait le pied du tronc resté intact, et debout, dans le silence des grands bois, d'une voix fraîche et puissante, bien timbrée, entonnait le «Noël» d'Adam:

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle....

Des larmes jaillirent des yeux de Marcel.

Les indigènes, eux-mêmes, silencieux et impassibles comme leurs dieux de pierre, avaient échangé des regards étonnés. Dans ce spectacle inattendu, dans ce chant religieux, dans cette voix vibrante, ils avaient la conception vague d'un sentiment nouveau pour eux et dont ils ne pouvaient se rendre compte ...

Au retour, dans la confortable maison de planteur, qui dominait, sur le dernier contrefort de la montagne, les vastes caféières,—lorsque les deux Européens eurent vidé, «à leurs amis de France et de Hollande,» leurs dernières coupes de champagne, Marcel ouvrit son secrétaire, fit jouer le ressort d'un tiroir et y prit un écrin précieusement enveloppé.

—Mon bon van His, dit-il, vous m'avez procuré aujourd'hui une des plus douces et des plus profondes émotions de ma vie....

—Oh! monsieur Marcel. Je suis trop heureux....

—Je veux vous en montrer ma reconnaissance; non pas par un cadeau.... Si vous saviez ce qu'il y a dans cet écrin!.... Mais par une confidence qui vous prouvera mon amitié.

—C'est à cela que je serai le plus sensible.

—Je le sais, van His. Eh bien! pour que vous compreniez combien m'émeut cet anniversaire de Noël, il faut que vous sachiez que le plus doux souvenir de ma vie s'y rattache.

«Je suis, aujourd'hui, à vingt-quatre ans, un des plus grands planteurs de Java. Je dois cette fortune à mon père, et aussi à vous, qui vous êtes montré, à sa mort, un administrateur si habile et si dévoué....

—Je n'ai fait que mon devoir, monsieur Marcel.

—Je n'oublierai jamais le dévouement que vous avez mis à le remplir.

—Et je ne demande qu'à garder ma place de votre premier assistant, que tant de gens m'envient!

—Cela, mon bon ami, vous pouvez y compter, par exemple! Je pense depuis longtemps à retourner en Europe et vous serez ici mon administrateur, si je n'y revenais pas. Mais écoutez ce qui me rappelle à Paris.

—Je disais que si la fortune me sourit aujourd'hui, si j'étends chaque année mes plantations, ne sachant quel emploi donner aux gros revenus que j'en retire, il n'en a pas toujours été ainsi.... et j'ai, dans mes souvenirs d'enfance, des années de dure misère!

«A quatorze ans, j'étais petit commis dans un grand magasin d'épicerie de la rue de la Pompe, à Passy, dans la maison Renould.

Ma pauvre mère traînait depuis des années une maladie incurable, et mon père qui avait perdu, pour la soigner, sa place d'employé à la mairie, ayant comme elle, l'horreur de l'hôpital, ne trouvait guère d'ouvrage; de telle sorte que mes modestes gages formaient à peu près toutes les ressources de la maison.

«Moi, j'aurais été heureux, si ce n'eût été le spectacle navrant qui m'attendait tous les soirs en rentrant chez nous. Mes maîtres étaient très bons à mon égard.

Les enfants de M. et Mme Renould m'avaient pris en amitié. Mais il y avait là surtout une petite fille, l'aînée, la petite Germaine, dont la présence eût suffi à me rendre légère la plus rude besogne. Vous n'imaginez pas, van His, le charme que peut répandre autour d'elle une petite Parisienne de dix ans!

«Ce n'était pas une enfant, dans sa précocité sérieuse; c'était déjà une femme: c'était un ange, avec ses beaux cheveux d'or, son regard si doux, son cœur si adorablemet bon.... Et moi, j'avais conçu pour elle un sentiment si profond que j'en étais déjà devenu un homme. Oui, cela vous étonne peut-être, un amour d'un gamin de quatorze ans pour une enfant de quatre ans plus jeune encore. Eh bien! c'était un amour, le plus pur qu'il soit possible, mais le plus fort aussi.... Et la preuve, c'est que la distance et le temps n'ont fait que l'aviver depuis. Je n'ai jamais pensé, je ne pense qu'à ma petite Germaine!

«Je la vois encore, le jour de notre séparation.... Mon père, ne pouvant se consoler de la perte de ma pauvre mère, s'était décidé, tout à coup, ayant trouvé la somme nécessaire pour le voyage, à partir pour les Indes, et venait me prendre au magasin. Nous devions quitter Paris le soir même.

«Lorsque Germaine apprit cette terrible nouvelle qui me laissait immobile et sans parole, elle devint toute pâle; puis me sauta au cou et m'embrassa à m'étouffer.—Nous ne nous étions même jamais donné la main jusque-là.—Enfin, comme mon père m'emmenait, elle courut à la vitrine, y prit un petit sabot de sucre et me força à l'emporter. C'était le jour de Noël!»

Et les mains de Marcel, tremblantes d'émotion, ouvraient l'écrin où dans le velours et la soie, il montrait à son ami le sabot de Noël avec son petit enfant Jésus couché sur des brins de paille.

—Comprenez-vous maintenant, reprit-il, pourquoi cet anniversaire me trouble si profondément?—L'année prochaine, à pareille époque, je serai à Paris!....

Et après une pause:

—Mais j'ai trop attendu déjà, prononça-t-il avec une profonde mélancolie. Pourquoi n'ai-je jamais osé avouer cet amour à mon père?—Germaine, qui est devenue certainement une adorable jeune fille, avec sa grosse dot, a oublié depuis longtemps son petit ami loqueteux. Elle est mariée sans doute.... Alors, van His, je reviendrai à Java.

II

UN AN APRÈS.

C'est Noël.

Le ciel est gris et bas; le froid vif. De légers flocons de neige volent dans l'air, piquant de leurs moullures glacées les visages des allants et venants qui encombrent les trottoirs.

Il est cinq heures à peine; mais déjà les réverbères allumés éclairent le pavé luisant, qui résonne sous les sabots des chevaux et le roulement incessant des omnibus et des fiacres. Les vitrines des confiseurs, des épicers, des boulangers, des charcutiers, bondées de comestibles, jettent sur la rue les vives lueurs de leur éclairage. Malgré la nuit, le froid, la neige, Paris gaîment se prépare à réveillonner.

Une grande jeune fille, marchant d'un pas rapide, traverse, indifférente, la foule animée et bruyante, qui remonte la rue Royale, vers les grands boulevards.

Sa toilette est plus que modeste, et pourtant les hommes qu'elle croise se retournent pour la suivre des yeux, la dévisageant souvent, à son passage, d'un regard gênant, qui lui fait hâter le pas.

Elle suit l'interminable avenue des Champs-Elysées, prend sur la gauche pour traverser Passy et descend vers Auteuil par la rue Mozart, ses petits pieds battant nerveusement l'asphalte, insensibles à la fatigue.

Au bas de cette rue, un homme d'une tournure élégante, enveloppé d'une riche pelisse de fourrures, marche sur ses pas:

—Mademoiselle!.... Je vous en prie.... vous n'avez rien à craindre de moi.... Permettez-moi... mademoiselle!....

Mais la vaillante fille, habituée à ces importunités, s'éloigne comme si elle n'entendait pas, sachant bien qu'il n'y a de danger qu'à s'arrêter et à prêter l'oreille....

L'homme, découragé, la quitte à l'entrée de la rue Boileau, qu'elle suit encore quelque temps.

Elle s'arrête enfin à la porte cochère d'une grande maison délabrée, s'engage dans un couloir sombre, traverse un jardinet éclairé d'un réverbère et se dirige vers un pavillon....

Mais là elle est reçue par une exclamation de joie:

—Mémaine! c'est Mémaine, maman! crie une petite voix fraîche.

Et une enfant de cinq à six ans vient se jeter dans ses jupes. La jeune fille la prend dans ses bras et l'emporte, la couvrant de caresses passionnées.

—Ma petite Lucette! as-tu été bien sage?

—Oui. Et le petit Noël mettra quelque chose de très bon dans mon soulier cette nuit, n'est-ce pas, Mémaine?

—Bonjour, Germaine! crient deux autres enfants plus grands, qui viennent se jeter à son cou.

—Bonjour, mon Georges! Bonjour, Charlotte.

—Comme tu as été longtemps, Germaine! dit une voix grave.

—Ah! mère! Si j'avais réussi encore!... Allez jouer dans la chambre de Georges, mes chéris.

Georges, un garçon de douze ans, déjà raisonnable, emmène ses petites sœurs.

—Alors? interroge la mère, tremblante.

—Rien! fait Germaine avec accablement. On a reçu l'ouvrage; mais la caisse était fermée. On m'a dit de revenir après les fêtes.

Et elles restèrent debout, muettes, atterrées, se demandant toutes deux, sans qu'elles eussent besoin de se le dire, comment elles feraient passer à leurs chers petits cette journée de fête—sans pain, si noire pour eux! fouillant par la pensée leur armoire vide, cherchant vainement, dans leur angoisse, un objet à porter encore au Mont-de-Piété....

—J'ai employé les deux sous du bateau à acheter un petit sabot de Noël à Lucette, dit la jeune fille.

—Et tu es revenue à pied! Ah! ma pauvre chérie! Le petit Noël te portera bonheur!....

—Maman, vint dire la petite fille, nous n'avons pas de lumière et je voudrais dîner; j'ai bien faim!

Germaine la prit sur ses genoux et refoulant ses larmes:

—Ecoute, ma petite Lucette, vous allez vous coucher maintenant tous les trois; vous serez bien gentils, et nous vous réveillerons quand le petit Noël viendra.

La fillette se laissa faire. Georges et Charlotte qui comprenaient déjà ne firent aucune objection.

Comme Germaine et sa mère revenaient dans la première pièce, on frappa à la porte.

Les deux femmes se regardèrent.

Germaine avait cru voir passer dans la cour l'homme à la pelisse de fourrures.

—Est-ce que cet importun, pensa-t-elle, aurait eu l'audace de me suivre jusqu'ici?

Et dans leur étonnement, elles ne répondaient pas.

On frappa de nouveau.

—Qui est là? demanda la mère de Germaine s'avançant vers la porte comme pour en défendre l'entrée.

—Madame.... répondit une voix hésitante.... Je cherche Mme Renould.

—Que voulez-vous?

—Je me suis peut être trompé de porte?....

Germaine était devenue toute tremblante. Cette voix! elle croyait la reconnaître.... Elle y avait pensé en achetant son sabot de Noël.... Mais non! Est-ce que c'était possibe?...

Elle s'était rapprochée, pendant que sa mère répondait:

—C'est bien ici, monsieur. Mais.... qui êtes-vous? Ce n'est pas l'heure....

—Oh! pardonnez moi, madame, je suis un ami....

Germaine s'était laissée tomber sur une chaise.

—Ouvre, maman, dit-elle d'une voix étouffée.

Le visiteur entra dans cette pièce sombre,—qu'écairait seulement à travers les vitres le réverbère du jardin. Il voyait vaguement devant lui une femme aux cheveux blancs, à l'air respectable, mais dont l'attitude inquiète le troublait.

—C'est bien chez Mme Renould?.... demanda-t-il encore.

—C'est moi, monsieur.

—Ah! madame! fit-il sous le coup d'une profonde émotion. Que je suis heureux!.... Mais vous, vous ne pouvez pas me reconnaître? Vous m'avez oublié sans doute, depuis si longtemps...

Germaine s'était ressaisie et était sortie furtivement, pour aller demander de la lumière à la concierge.

Elle rentra avec une lampe qu'elle tenait haut, dans une attitude naturelle et gracieuse, offrant le modèle de la plus belle statue lampadaire qu'un sculpteur ait jamais conçue!

L'étranger s'était élancé vers elle, et ils restaient saisis, l'un devant l'autre, les souvenirs de leur amour d'enfant leur revenant à flots, leurs figures honnêtes et franches n'exprimant qu'un sentiment,—trop violent pour se dissimuler,—leur ravissement de se revoir et de se retrouver si beaux!

—Germaine!

Ce cri du cœur s'échappa enfin des lèvres du jeune homme. Il le rectifia aussitôt:

—Mademoiselle Germaine!

Et avec une angoisse dans la voix, il demanda:

—Est-ce «mademoiselle» que je dois dire!

Mais le visage de la jeune fille s'était assombri. Dans la tenue de celui qu'elle n'avait jamais oublié, qu'elle était si heureuse de revoir, tout indiquait un homme élégant et riche, d'un monde auquel, hélas! elle n'appartenait plus....

Elle posa sa lampe qui allait échapper de ses mains, et baissant les yeux pour dissimuler son trouble, elle présenta le visiteur à sa mère qui ne comprenait pas encore:

—M. Marcel, maman.

Le jeune homme pâlit. Il n'avait pas été répondu à sa question et ce ton cérémonieux semblait lui dire qu'il devait renoncer à ses plus chères espérances....

—M. Marcel? demanda Mme Renould, cherchant à se souvenir...

—Marcel, madame. Marcel, votre petit commis de la rue de la Pompe, qui ne sera jamais «M. Marcel» pour vous, si vous ne voulez pas le rendre malheureux....

—Ah! comment, mon cher enfant! C'est vous, Marcel!

—Moi, madame, qui n'ai jamais oublié vos bontés....

—Elles me coûtaient peu alors...

—Et... M. Renould?

Hélas!....

—Pardonnez-moi de raviver une douleur que j'ignorais. J'ai perdu aussi mon père....

—Ah! le brave homme! Mais sa situation avait changé sans doute? Il vous a laissé....

—Une fortune, madame, une grande fortune; les plus belles plantations de Java....

—Tant mieux, monsieur Marcel. Je suis heureuse d'apprendre cette bonne nouvelle.

La digne femme, mesurant aussi la distance qui les séparait de ce millionnaire, était redevenue très froide. Elle ajouta cérémonieusement:

—Je vous remercie de votre visite, monsieur Marcel. Elle prouve votre excellent cœur.... C'est maintenant l'heure de votre dîner. Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps pour aujourd'hui ...

Mme Renould était restée toujours «la patronne», dans les souvenirs de Marcel. Ses cheveux blancs ajoutaient encore à la déférence respectueuse qu'il lui gardait.—Il se leva, sur le congé qui lui était donné si nettement, le cœur oppressé par cette pensée.

—Je n'ai plus qu'à retourner à Java!....

—Me permettez-vous au moins de vous revoir, madame? demanda-t-il timidement.

—Avant votre départ, si vous avez le temps de nous faire encore une visite....

Il sortit désespéré, trébuchant sur le seuil.

Germaine le regarda traverser la cour—et se jeta en sanglotant dans les bras de sa mère....

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on frappait de nouveau à la porte.

Mme Renould alla ouvrir. Germaine s'était sauvée dans la chambre où ses petites sœurs dormaient.

C'était encore Marcel. Il entra dans un état d'agitation extrême:

—Madame, je suis trop malheureux! dit-il, je ne puis vous quitter ainsi! J'ai posé tout à l'heure une question à laquelle il n'a pas été répondu. Je vous supplie d'y répondre. Germaine est-elle mariée?

—Germaine ne se mariera pas, monsieur.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Marcel.

Mais il était encore inquiet, regardant Mme Renould.... Il remarqua alors qu'elle avait pleuré.

—Mais, madame, supplia-t-il, vous ne vous souvenez donc plus de Marcel, qui vous était dévoué de corps et d'âme, dont les sentiments n'ont pas changé, qui est votre meilleur ami, et qui a bien quelques droits à votre confiance?

Et attendrissant la bonne dame par les plus chaleureuses protestations, il l'amena à lui raconter comment son mari avait été obligé d'en venir à une liquidation de son commerce, qui n'avait permis de sauver que l'honneur, comment il avait succombé aux vains efforts qu'il avait faits pour se relever et comment les travaux de Germaine, qui avait une aiguille de fée, étaient aujourd'hui le seul moyen d'existence de la famille....

A mesure qu'elle racontait cette navrante histoire, la figure de Marcel se rassérénait.

—Et c'est pour cela, demanda-t-il, que Germaine ne se mariera jamais?

Mme Renould, qui succombait à son émotion, fit de la tête un signe affirmatif.

—Madame, s'écria Marcel avec élan, vous ne sauriez croire combien vous me rendez heureux! J'avais bien conscience de n'avoir pas démérité de votre affection. Accordez-moi encore la grâce de poser à Germaine une question devant vous.

La jeune fille revint sur l'appel de sa mère. Ses larmes séchées, sa tristesse donnaient un caractère touchant à sa beauté.

—Germaine, interrogea-t-il, n'avez-vous pas gardé la moindre petite place dans votre cœur à votre ami Marcel, et voulez-vous qu'il meure?.... Moi, Germaine, j'ai pensé à vous tous les jours de ma vie, depuis que je vous ai quittée.

Et en voici la preuve. Il y a aujourd'hui onze ans de cela, jour pour jour, vous m'avez donné un souvenir bien fragile et qui ne fût pas allé bien loin si je n'avais résisté à ma gourmandise. Ce souvenir est devenu pour moi une relique!

Et il montra, dans son bel écrin, le petit sabot de Noël que Germaine regarda avec un sourire attendri.

—A chaque anniversaire, Germaine, continua-t-il, je me disais: Je lui rapporterai son petit Noël, pour lui demander bien davantage,—et elle décidera de mon sort. Et je ne savais pas encore que vous étiez si belle et si bonne!

Eh bien! je ne suis venu de Java que pour tenir cet engagement.—Voulez-vous me désespérer, Germaine? Ou voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes en acceptant de devenir ma femme?

Il se laissa tomber à ses genoux et prit ses mains qu'il couvrit de baisers.

Germaine avait levé ses yeux rayonnants sur sa mère, mais ne répondait pas encore.

—Je veux avoir votre consentement, reprit-il, je veux vous tenir de vous, Germaine, avant de demander votre main à votre mère. Je sais que vous êtes la Providence indispensable de votre famille.

Mais je suis riche, et cette fortune que je tiens pour rien auprès du trésor que je convoite, elle sera à vous, vous en ferez l'emploi que vous voudrez. Je n'ai plus de famille, moi. Vous me donnerez la vôtre.

—Dis oui, ma Germaine, il te rendra heureuse, prononça Mme Renould.

—Je vous aime aussi, Marcel, dit doucement Germaine radieuse. Je vous ai toujours aimé.

—Hé bien! s'écria Marcel transporté de joie, nous allons faire ce soir le réveillon des fiançailles!

Et forçant Germaine à sortir avec lui, ils allèrent ensemble dévaliser les magasins de comestibles,—les patissiers, et les confiseurs pour les enfants....

Lucette eut un sabot de Noël gigantesque! Et l'on remit dans son écrin celui que Marcel avait rapporté de Java.

—Tu vois, ma chérie, ne put s'empêcher de dire Mme Renould joyeuse, rajeunie de dix ans, je te disais bien que le petit Noël te porterait bonheur!

—LES—
GRANDES CAUSES
DU SIECLE.

Les grandes causes criminelles ont leur destinée comme les livres, et le bruit qu'elles font n'est pas toujours en raison directe de leur intérêt dramatique, de l'importance des victimes ou accusés, ou même de l'influence qu'elles ont eue sur l'époque où elles se sont produites.

Nous en avons un exemple sous les yeux. Il n'y a guère dans l'histoire d'attentat plus inattendu, plus abominable, plus plein d'horreur tragique que l'assassinat de l'impératrice d'Autriche par Luccheni; eh bien! le procès de ce misérable est passé à peu près inaperçu. Pourquoi?.... Parce que l'univers entier est préoccupé de savoir si un capitaine d'artillerie français, naguère encore le plus obscur des officiers, a oui ou non livré des pièces à une puissance étrangère.

Nous ne pensons pas que jamais affaire judiciaire ait fait autant de bruit. Est-ce à cause de l'importance du condamné? Non, assurément. Est-ce à cause de l'infamie du crime? Pas davantage; les trahisons sont heureusement fort rares; mais, enfin, le cas du capitaine Dreyfus n'est pas unique dans nos annales. Est-ce parce que la demande en réhabilitation du condamné de l'île du Diable a mis sur le tapis des questions politiques, sociales et religieuses de la plus haute conséquence? Il y a certainement de cela. Mais il y a aussi dans cette agitation inouïe, internationale, universelle, quelque chose de mystérieux, d'inconnu, de fatidique, presque de fantastique.

***

Du reste, la preuve que certaines affaires font beaucoup plus de bruit que ne le comporterait leur intérêt intrinsèque, c'est que le procès criminel qui a soulevé le plus de polémiques, fait noircir le plus de papier, suscité les discussions les plus vives et les plus acerbes dans ce siècle, sauf le procès Dreyfus, c'est le procès Lafarge.

Un original a mis quelque trente ans à collectionner tous les écrits inspirés par cette affaire si banale en elle-même. Il est en possession de onze mille pièces!.... articles de journaux, pamphlets, brochures, livres de tous les formats....

Mme Lafarge, jeune femme excentrique, romanesque et passablement détraquée—aujourd'hui on dirait névrosée—avait épousé par l'intermédiare d'une agence un maître de forges du Limousin, qui n'avait pas le charme de celui de M. Georges Ohnet.... joué par Damala. C'était un bourgeois assez épais, de ceux qui mangent leur soupe avec une cuillère et une fourchette et clignent de l'œil en frottant le pouce contre l'index lorsqu'ils parlent d'argent. Sa jeune femme n'avait pas beaucoup d'autres griefs contre lui; un jour, il mourut empoisonné, et les médecins trouvèrent de l'arsenic dans ses intestins. Mme Lafarge fut accusée et passa devant la cour d'assises de Tulle. Il y avait si peu, si peu d'arsenic dans le corps du défunt qu'on allait l'acquitter, lorsque M. Orfila intervint et déclara que la quantité infinitésimale de poison découverte laborieusement par les experts était suffisante pour empoisonner un maître de forges normalement constitué.

Mme Lafarge fut donc condamnée à la prison perpétuelle, mais immédiatement il y eut dans le monde entier des gens de tout rang et de toute valeur qui s'intéressèrent à elle et s'inquiétèrent de la faire réhabiliter. Ce fut d'abord un de ses avocats, alors jeune débutant, fort illustre depuis, Me Lachaud, qui était éperdûment amoureux de cette étrange créature, spirituelle, séduisante, pire que jolie.... Ce fut aussi le célèbre Raspail, qui voyait des Jésuites et de l'arsenic partout et s'offrit à prouver qu'il y avait autant de cette substance dans le fauteuil du président des assises de Tulle que dans les entrailles du malheureux Lafarge.

Il n'y eut pas dans les cinq parties du monde un savant qui n'abordât à ce propos les plus délicates questions de la toxicologie. Les uns prirent parti pour Raspail et les autres pour Orfila. On échangea de gros mots dans toutes les langues, y compris les langues mortes. Un médecin allemand traita Raspail de «Paillasse en délire», un docteur anglais qualifia Orfila de «bourreau diplômé» et de «pédant sycophante». Un drame, admirablement joué par Frédérick-Lemaître et intitulé la «Dame de Saint-Tropez», et où l'innocence de Mme Lafarge était scéniquement démontrée, obtint un vif succès de terreur et de larmes. Mme Lafarge devint si intéressante que sa prison se changea en villégiatur et que l'Empereur lui fit grâce vers 1859.

***

Après l'affaire Dreyfus et l'affaire Lafarge, celle qui a mis en l'air le plus de plumes et fait manier le plus de caractères d'imprimerie fut l'affaire Tichborne.

Un jeune homme se présentait en Angleterre comme l'héritier d'un nom honorable et d'une grande fortune. D'autres héritiers lui déniaient son état civil et affirmaient qu'il abusait d'une ressemblance. C'était un faux Tichborne, de même que Mathurin Bruneau et Naundorff étaient de faux Louis XVII. Le triomphe du «prétendnat» lui assurant une somme immense, il trouva tout à coup force partisans. Son succès fut mis littéralement à l'entreprise. Il y eut des «meetings» comme s'il se fût agi du salut de l'Angleterre. Les avocats du prétendant injurièrent le lord-chief justice, ce qui ne s'était jamais vu dans le Royaume-Uni, et plusieurs d'entre eux durent leur fortune politique au rôle qu'ils avaient joué dans cette affaire.

Disons à l'appui de notre thèse initile que le procès Tichborne fit bien plus de bruit en Europe et dans le monde entier que celui de la reine Caroline, introduit plusieurs années avant.

Une Reine, l'épouse légitime du Prince régnant, accusée d'avoir manqué à ses devoirs et jugée publiquement, ce n'était pourtant pas une affaire ordinaire, et nous croyons pouvoir affirmer que les annales judiciaires de l'Angleterre, si riches en procès bizarres, n'en contiennent pas un aussi bizarre que celui-là.

Il est difficile de comprendre comment le souverain de la plus pudibonde des nations consentit à étaler en public des infortunes conjugales assaisonnées de détails aussi salés et aussi croustillants. Impossible de donner une idée même approximtaive de cette cause grasse, et nous devons nous borner à dire que le complice de la reine Caroline était un valet italien du nom de Bergami dont le nom est resté proverbial dans la société anglaise. Du reste, ce retentissant scandale prouve une chose, c'est qu'un pays essentiellement aristocratique peut être fort égalitaire au point de vue des lois. On a eu souvent l'occasion de constater, et c'est tout à l'honneur de nos voisins, que, devant la justice anglaise, un prince, un lord, un opulent personnage de la Cité ne pesaient pas plus que le plus humble des mineurs du pays de Galles ou le plus sordide des vagabonds de White-Chapel.

***

Il y a quelque quarante-cinq ans, un gentilhomme belge mit tout le monde savant sens dessus dessous en empoisonnnat son beau frère avec de la nicotine. Le crime en lui-même était dramatique; M. de Bocarmé avait fait avaler le poison de force à son infortunée victime, infirme et estropiée, et ce poison était si corrosif que la langue et les entrailles du malheureux offraient l'aspect de matières calcinées; mais le grand intérêt de la chose résidait en ceci que pour la première fois la nicotine était mise en œuvre par un empoisonneur. Les détracteurs du tabac et ses apologistes profitèrent de l'occasion pour discuter à grand renfort d'injures. Bocarmé fut guillotiné: il ne fumait pas et de facétieux Brabançons ne manquèrent point de faire observer que la nicotine n'en avait pas moins occasionné sa mort.

Dans ce même pays du roi Léopold, il y a une quinzaine d'annes, l'affaire Peltzer fit grand tapage et l'on s'en souvient encore: elle avait des allures de roman-feuilleton, mais aujourd'hui on s'explique mal qu'elle ait si fort passionné l'Europe.

***

Il y a dans ce siècle de grands et inoubliables procès politiques, tel que celui du maréchal Ney, de Labédoyère, des ministres de Charles X et tant d'autres; ils restent historiques, mais on en a beaucoup moins parlé hors de France que de certains procès de droit commun, tel que l'affaire Fualdès ou l'affaire Léotade.

Si un collectionneur avait la curiosité de réunir tous les écrits suscités par l'affaire Fualdès, il n'arriverait peut-être pas au chiffre prodigieux de onze mille pièces, mais il pourrait remplir une vaste bibliothèque. Vous savez comment cet assassinat commis sur un petit bourgeois, dans une petite ville de l'Aveyron, jeta l'émoi dans tous les peuples civilisés, toutes les chancelleries et toutes les Cours.

L'affaire Léotade fut presque aussi bruyante. Il s'agissait d'un Frère de la doctrine chrétienne accusé de l'assassinat d'une jeune fille. Les catholiques de Toulouse mirent beaucoup de zèle à le défendre. Il était fort pauvre et mourut au bagne. Plus tard, son innocence fut reconnue.... Mais sans un hasard providentiel qui servit sa mémoire, ses humbles parents n'auraient pas eu les moyens de la proclamer.

Nous passons sous silence bien d'autres causes judiciaires qui ont remué l'univers. Le record, jusqu'à présent, appartient à l'affaire Dreyfus. Peut-être en parlera-t-on encore dans un siècle ou deux, peut-être dans un an comprendra-t-on avec peine qu'elle ait atteint ce degré de famosité.

Pour le moment, elle absorbe à tel point l'humanité tout entière, que le bruit soudain des trompettes du jugement dernier en distrairait à peine l'attention. Les causes judiciaires ont leur destinée!

NOËL

Mes très humbles ancêtres,
Des paysans pieux,
Qui n'étaient point des reîtres,
Etant religieux,

Et de qui la croyance
Vraie et la piété
Valaient notre science
Et notre vanité,

Chantaient dans leur chaumière,
Qu'éclairait vaguement
Une pâle lumière
De résine fumant,

Des noëls admirables
Par leur simplicité,
Des noëls adorables
Par leur naïveté

J'en veux faire un moi-même
Mais comme il valait mieux
Le très naïf poème
De mes simples aïeux!.....

Le Dieu qui se fait homme
Et Juif régulier
Que Jésus-Christ l'on nomme,
Est un Dieu singulier.

Un Dieu de chair, sensible,
Vivant, souffrant, mourant,
Est peu compréhensible
A l'homme, un ignorant.

Jamais homme sur terre,
Quel qu'il soit, ne pourra
Comprendre ce mystère
Et ne l'expliquera.

Aussi, savants et autres,
Chercheurs d'esprit divin,
Disciples comme apôtres,
Ne cherchez pas en vain.

N'ayez garde de même,
Si vous ne trouvez pas,
De jeter le blasphème
Dans l'ombre de vos pas.

Car l'étrange mystère,
Obscur en vérité,
Il unira la terre
D'une immense clarté.

Cette terre d'argile,
Au crime originel,
Brûle dans l'Evangile
A jamais éternel.

J. G.

La prise de possession des Philippines.

Presse Associée.

New York, 24 décembre.—Une dépêche de Washington au «World» annonce que le secrétaire Alger a ordonné par télégraphe au général Otis, à Manille, de prendre immédiatement possession de Iloilo. La direction des opérations, dans ce but, est laissée au général.

Cette prise de possession, avant que l'Espagne n'ait complètement et formellement abandonné sa souveraineté sur ces îles, est nécessitée par la gravité de la situation. Iloilo est le seul port des Philippines qui soit encore sous la domination réelle des Espagnols. Jusqu'ici, il y a eu de continuels engagements entre ces derniers et les insurgés.

Récemment, l'amiral Dewey a télégraphié que les Espagnols qui détiennent encore Iloilo, avec 800 hommes, ainsi que les habitants de l'île lui avaient demandé le secours de ses navires pour les protéger.

On croit que le général Otis va envoyer sur les lieux deux régiments, et que l'amiral Dewey, de son côté, y expédiera le Charleston et le Concord pour appuyer les troupes de terre.

Les Espagnols ne demandent pas mieux que d'évacuer le terrain le plus tôt possible, attendu qu'ils savent bien qu'ils seront bientôt obligés de l'abandonner formellement dans quelque temps.

On ne sait pas ce que les insurgés ont l'intention de tenter; mais, à Washington, on ne croit pas à une lutte sérieuse de leur part. Le bruit a couru que les insurgés s'étaient rendus complètement maîtres de Ilcilo; il ne s'est pas confirmé; mais s'il est vrai, le général Otis aura quelque peine à les déloger de cette île. Il semble que la mesure que prend en ce moment le gouvernement de Washington, n'ait d'autre but que d'empêcher les insurgés de s'emparer complètement de l'île.

L'ordre du secrétaire Alger se borne à la prise de possession de l'île Iloilo. Il ne fera aucune autre tentative, avant que le traité de cession de tout le groupe n'ait été signé et ratifié.

Mais en cas de nécessité, le gouvernement n'hésitera pas à s'emparer immédiatement de l'archipel; il lancera sa proclamation, qui est toute prête.

Quant au régime d'autonomie tant envié par les rebelles, ils ne l'auront pas. Interrogé sur ce sujet, le secrétaire a répondu nettement: non!

Faux bruit d'une nouvelle acquisition par l'Allemagne.

Presse Associée.

Berlin, 24 décembre.—On affirme, dans les cercles officiels, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans le bruit suivant lequel l'Allemagne se proposait d'acheter l'île de Fernando-Po, colonie pénitentiaire espagnole, sur la côte d'Afrique, près de Biafra.